

Langue, histoire et territoire dans le processus d'identification en Biélorussie : facteurs-clés et ambiguïtés

Galina Toumilovitch

Université Carleton (Canada)

Résumé : Jusqu'à ce jour, il n'y a pas d'approche, ni de point de vue communément admis sur le problème de l'identité nationale biélorussienne, ce qui est lié également au problème de définition de l'identité et de la nation. Pour rendre compte de l'exemple biélorussien, nous devons avoir recours aussi bien au concept de l'identité comme « donné » qu'à celui de l'identité comme « construit ». Cela permettra de montrer le rôle fondamental de la langue biélorusse ainsi que les impacts historique, géographique et géopolitique sur le contenu de l'identité et sur la façon dont elle se construit.

Mots-clés : identité; nation; État; Biélorussie/Bélarus; biélorussité; confins; carrefour; frontière; débiélorussification; russification

Abstract: Up to now there has been no unified approach nor a commonly accepted view of Belarusian national identity. The question is related to the problem of defining the terms “identity” and “nation”. In order to analyze the case of Belarus, we must have recourse to the concepts of both “identity as a given” and “identity as a construct”. This will shed light on the fundamental role played by the Belarusian language, as well as the historical, geographical and geopolitical forces that determined the content of the country's identity and the way it was constructed.

Key words: identity; nation; state; Belarus; confines; crossroads; border; identity loss; Russification

Pourquoi parler de la Biélorussie ou du Bélarus (les deux appellations sont admises actuellement), pays qui reste pour beaucoup si méconnu? Est-ce un pays dont le problème récurrent demeure un problème identitaire? Qui sont les Biélorussiens longtemps oubliés par l'histoire universelle¹? Ces Biélorussiens que les Européens – même s'ils les connaissent – identifient à ceux qui faisaient partie d'un État partagé avec la Lituanie et qui, ensuite, sont devenus les habitants des confins orientaux de l'Ancienne Pologne avant de passer sous domination russe, puis soviétique. Cette histoire, seuls quelques « initiés » – historiens et autres spécialistes de l'Europe de l'Est – la connaissent². Pour la plupart des gens, la Biélorussie est peut-être connue en tant que pays dont le territoire est le plus touché par les retombées radioactives de l'explosion de la centrale de Tchernobyl (en 1986) ou, sous un angle politique, en tant que « l'État de l'exception³ » ou comme « dernière dictature en Europe », avec le président Alexandre Loukachenko à sa tête⁴.

Avec moins d'une dizaine de millions d'habitants (9,65) et une superficie de 207 600 km², enclavé entre la Pologne et la Russie (de l'ouest à l'est) et entre les Pays Baltes et l'Ukraine (du nord au sud), ce « carrefour » de l'Europe, marqué tout au long de son histoire par une situation

¹ Martin Uggla, *Le Bélarus vu par les Suédois* (traduction libre du biélorussien), <http://news.tut.by/politics/217114.html>, consulté le 28 décembre 2009.

² Concernant des personnalités célèbres originaires de Biélorussie, il serait probablement très ambitieux de prétendre qu'elles puissent être bien connues. À titre d'exemple, évoquons seulement le nom de Marc Chagall issu de Vitebsk, une ville biélorussienne, chef-lieu de province, qui faisait partie du point de vue administratif à l'époque de l'Empire russe.

³ C'est ainsi que le précise le titre d'un travail collectif publié au Canada en 2003. Voir François Dépelteau et Aurélie Lacassagne (dir.), *Le Bélarus : l'État de l'exception*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 387 p.

⁴ Ces derniers – catastrophe tchernobylienne et régime de Loukachenko – restent jusqu'à présent des composantes essentielles du *branding* biélorussien pour les étrangers.

géographique/géopolitique unique et caractérisé par l'interaction et l'interpénétration de cultures différentes, mérite d'être étudié plus profondément.

Le fait que les Biélorussiens soient toujours mal connus s'exprime au travers de travaux sur des thématiques biélorussiennes. D'ailleurs, jusqu'aux années 1990, suite à la dissolution de l'URSS, dans la littérature historique étrangère, la Biélorussie, à de très rares exceptions, ne faisait pas l'objet d'études à part entière⁵. En général, quand la Biélorussie était présentée, c'était plutôt dans le cadre d'études sur la Russie et l'Union Soviétique, d'un côté, ou, d'un autre côté, dans le contexte de l'histoire polonaise, ce qui n'est pas du tout étonnant vu l'absence d'un État biélorussien proprement dit à l'époque. Examinés sous un angle un peu différent, ces travaux mettaient objectivement en relief des particularités du cas biélorussien sur le plan géographique et historique en termes de confins.

En ce qui concerne l'état des choses actuel, nous constatons que la situation change peu à peu, et ceci pour plusieurs raisons. Il s'agit de changements dans la société biélorussienne au niveau de l'état d'esprit des Biélorussiens, de leur conscience collective et de leur auto-identification, processus qui se sont opérés au cours des dernières deux décennies, avec l'instauration d'un État souverain biélorussien. Aussi incertaines, lentes et fragiles qu'elles puissent paraître, ces transformations sont pourtant bien évidentes et n'échappent pas aux spécialistes : comme le disait Michel Foucher, géographe et diplomate français, dans un entretien, en 2009, « même à Minsk, les choses bougent ⁶ ».

⁵ Parmi les exceptions, il serait opportun de citer, avant tout, les travaux de Jan (Yanka) Zaprudnik, historien américain, originaire lui-même de Biélorussie. Voir Jan Zaprudnik, *Historical Dictionary of Belarus*, Londres, The Scarecrow Press, 1998, 299 p.

⁶ Fondation Robert Schuman, «The European Union in the World. From Being a Reference to its Influence», *Entretiens d'Europe*, n° 40, le 12 octobre 2009, p. 2.

La situation actuelle trouve son expression dans le discours scientifique et socioculturel, où se dégage particulièrement un intérêt porté aux problématiques identitaires de la part des milieux académiques et culturels en Biélorussie. Par contre, aussi significatifs et importants que soient sur ce plan les travaux des auteurs biélorussiens, jusqu'à ces derniers temps, il n'y a eu aucun travail approfondi sur le sujet publié en anglais ou en français. C'est effectivement une grande lacune qui devrait être comblée d'autant plus que les auteurs occidentaux témoignent d'un intérêt accru à l'égard des problématiques biélorussiennes, en particulier les problèmes identitaires.

Tous les bouleversements que sont la dissolution de l'URSS, la chute du mur de Berlin – ce « rideau de fer », symbole de l'époque de la « guerre froide » –, et, par conséquent, l'apparition sur l'espace désormais postsoviétique et postcommuniste de nouveaux États ont profondément secoué l'Europe et ont mis fin à l'ancien monde bipolaire. Rappelons que l'organisation de ce dernier remonte au début du 20^e siècle, mais il a connu son plein essor après la Seconde Guerre mondiale quand, au lendemain de la victoire, les Européens ont vu l'Europe divisée en deux blocs dont un – le bloc occidental – représentait leur Europe habituelle, le second étant devenu « un grand camp socialiste » où tout était « codifié » par les communistes⁷.

Ce parcours historique permet de cerner un peu mieux l'état d'esprit dans lequel se sont trouvés les Européens des deux côtés du rideau de fer, Européens séparés durant presque un demi-siècle, et ce historiquement, géographiquement, politiquement, économiquement, socialement et culturellement. Par conséquent, l'intérêt porté aux problématiques identitaires était, dans ces conditions, un effet sous-jacent des bouleversements sociopolitiques des années 1990 et trouvait son expression

⁷ L'expression se rencontre souvent dans les écrits politiques.

dans deux tendances majeures. Du côté de la « vieille Europe », cet intérêt s'inscrivait dans la logique du développement de l'Union Européenne. Concernant les pays de l'Europe de l'Est, les questions identitaires se posaient, à la fois, en tant que nécessité de repenser leur passé pour mieux retrouver leur place dans ce nouveau monde qu'ils venaient de découvrir et auquel ils voulaient être intégrés, et en tant que réponse aux revendications identitaires de leurs populations.

Pour ce qui est de la Biélorussie, les « démarches » identitaires allaient ici dans une grande mesure de pair avec celles d'autres pays voisins. Les prémisses étaient basées sur les mêmes fondements théoriques, sauf que, dans le cas biélorussien, il n'y a pas eu, dans les années précédant l'indépendance, de revendication identitaire majeure. Les Biélorussiens sont restés longtemps « trop soviétisés » et ont eu du mal à se débarrasser de cette réplique du passé même en Biélorussie souveraine (à partir de 1991). Ils ont d'ailleurs manifesté une forte hostilité à l'égard des réformes libérales. Ainsi la réalité biélorussienne posait la question, dès le début, des particularités auxquelles l'étude de l'identité se référerait.

En Biélorussie, les partisans de l'idée biélorussienne sont les premiers dirigeants de l'État souverain, notamment Stanislaw Chouchkévitich. Provenant du milieu académique, c'est avec lui que se déroule la première étape, celle « du dégel politique⁸ » et c'est lui qui, en tant que premier chef d'État biélorussien, signe à Viskouli (région de Brest, Biélorussie) le 8 décembre 1991, avec ses homologues russe et ukrainien de l'époque (Boris Eltsine et Léonid Kravtchouk respectivement), le traité mettant *de jure* fin à l'URSS. Ce traité dénonce effectivement le traité fondateur de l'URSS de 1922 et symbolise d'ores et déjà « le dernier jour de l'existence de l'URSS ».

⁸ Expression amplement employée pour caractériser les années lorsque Stanislaw Chouchkévitich était chef d'État (fin des années 1980 – début des années 1990).

Cependant, l'objectif de cet article n'est pas d'analyser la situation telle qu'elle est apparue dans les années 1990, mais plutôt de dégager, de façon plus circonscrite, les grandes problématiques concernant les rapports entre identité et langue en Biélorussie. Les particularités mêmes du cas biélorussien peuvent être étudiées dans l'optique d'un modèle où l'identité se forme dans le contexte de coexistence, d'influence et d'interpénétration de cultures différentes. Pour ce faire, nous aurons recours au discours de narration historique. Cette approche nous permettra d'étudier les raisons qui se sont formées au cours de l'histoire biélorussienne et qui ont prédéterminé, dans une grande mesure, la situation actuelle des problématiques identitaires.

1. Identité biélorussienne : mythe ou réalité?

L'identité biélorussienne demeure jusqu'à présent hautement contestée comme concept et comme réalité. D'ailleurs, il n'y a rien de surprenant dans ce constat, car il reflète effectivement l'état de choses propre au discours identitaire actuel qui est lié aux termes mêmes de nation et d'identité, notions essentielles, et « dont la définition même fait problème⁹ ».

La spécificité du cas biélorussien s'impose par ses particularités et ses confusions. Non seulement la langue russe coexiste-t-elle sur le même territoire que le biélorusse, mais, en outre, elle joue toujours un rôle dominant dans toutes les dimensions de son usage. Les gens ont du mal à se libérer des empreintes soviétiques et du lourd fardeau des époques précédentes. Tout cela rend le cas biélorussien difficile à cerner, particulièrement par les Occidentaux, dont beaucoup proviennent d'États-nations formés de longue date, stables et homogènes. Par ailleurs,

⁹ Thierry Chopin, «And What About Europe's Political Project After Lisbon?», *European Issues*, n° 147, le 19 octobre 2009, p. 4.

on ne peut négliger dans l'étude de l'identité biélorussienne actuelle, le rôle joué par la mondialisation, qui change la conception même de frontière et de communauté nationale. Autrement dit, la possibilité de la construction d'une nation dans les conditions imposées par la mondialisation s'avère problématique¹⁰. Enfin, cette problématique identitaire s'inscrit également dans le contexte de la construction européenne qui se caractérise par une vision postnationale pour reprendre la terminologie de Jürgen Habermas. Identité nationale et nationalisme se retrouvent être quasi synonymes. Ces points sont de première importance et doivent être pris en considération dans une discussion sur l'identité.

Pour ce qui est des conceptions et des approches concrètes, aussi différentes qu'elles soient les unes des autres, nous en dégageons, *grosso modo*, trois principales : l'identité comme donné, l'identité comme construction, auxquelles se joint celle visant à expliquer chaque cas à partir de son contexte particulier. Pour les tenants de cette dernière, il n'y a donc pas d'identité nationale en soi, mais plus probablement des processus de construction¹¹.

En ce qui concerne le rôle et la place de chacune de ces conceptions, c'est celle de « construction », admise par la majorité des chercheurs en sciences sociales, qui occupe une position prépondérante dans les études sur l'identité. Dans l'optique de cette conception, le cas biélorussien pourrait être résumé de la manière suivante : étant donné que, en Biélorussie, la nation, plus précisément la nation moderne, n'est pas encore formée, il n'est pas question que l'identité biélorussienne (nationale) existe. Pour ce qui est de la conception de « l'identité-donné », ses partisans mettent plutôt en valeur les aspects ethnoculturels, dont l'une

¹⁰ Magali Balent, « L'Union européenne face aux défis de l'extrémisme identitaire », *Question d'Europe*, n° 177, le 12 juillet 2010, p. 2-6.

¹¹ Yann Richard, *La Biélorussie : une géographie historique*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 253-257.

des caractéristiques les plus importantes est, tout d'abord, la langue puis, du côté spatial, le territoire biélorussien ethniquement défini.

Cependant, le recours à la langue biélorussienne comme l'un des référents majeurs, amplement exploité en tant que tel par tous les chercheurs, met en évidence une faiblesse majeure. Le fait que le biélorussien coexiste comme langue officielle avec la langue russe est maintenant au cœur d'une large discussion publique sur le thème « Que veut dire être Biélorussien? » qui se déroule, entre autres, dans le cadre d'un projet organisé et réalisé par deux sites Internet biélorussiens où la personne questionnée doit répondre si, à son avis, un Biélorussien qui ne parle pas biélorussien, est biélorussien¹².

Une discussion sur l'identité biélorussienne passe nécessairement par une discussion sur l'idée de « carrefour-confins » et celle de « frontière », prise dans le sens le plus large de cette notion. À ces idées qui exploitent le rôle des impacts historiques, géographiques et géopolitiques dans la définition du contenu de l'identité biélorussienne, se joint l'idée de l'identité « créole¹³ ». Cette dernière est relativement nouvelle et date des années 1990. Elle s'inscrit en particulier dans le contexte sud-américain. À vrai dire, cette idée, avant qu'elle ne soit empruntée par des spécialistes biélorussiens il n'y a pas longtemps, a dû passer par un long chemin, car, en même temps, au début des années 1990, le politologue biélorussien Mikhaïl Plisko formulait et proposait un modèle similaire en évoquant, à propos du Bélarus, une nation qui parle une langue qui n'est pas sa langue maternelle, le russe dans ce cas. Il est intéressant d'évoquer ici le point de vue de ce spécialiste

¹² Il s'agit des débats organisés par les sites Tut.by et Budzma.org.

¹³ *Bélarus, terra ingognita*, Entrevue avec Victor Martinovitch, professeur à la faculté des sciences politiques, Université Européenne des Sciences Humaines. Après sa fermeture par le pouvoir officiel en 2004, cette université s'est rendue en exil (Vilnius, Lituanie), <http://news.tut.by/politics>, consulté le 6 août 2010.

car, si son concept de « nationalisme biélorussien russophone¹⁴ » avait été admis à ce moment-là, il aurait pu jouer un rôle positif à l'époque de la transition, après la dissolution de l'URSS, car cela correspondait à la réalité et répondait ainsi aux besoins du moment¹⁵. À propos de la « biélorussité vulnérable », notons aussi que la langue biélorussienne, jusqu'à maintenant, ne représente pas pour une grande partie des Biélorussiens le principal fondement de leur identité, même s'ils admettent que cela est une sorte d'infirmité et qu'un Biélorussien ne parlant pas sa langue est « un mauvais Biélorussien¹⁶ ». Où est l'origine de ce problème? Pourquoi les Biélorussiens sont-ils marqués par ce défaut? Nous tenterons de mettre en relief des raisons visant à expliquer cet état de choses dans la partie portant sur l'histoire biélorussienne. Contentons-nous ici de citer quelques chiffres révélateurs. D'après le dernier recensement (de 2009), 73,7 % des Biélorussiens considèrent la langue biélorussienne comme leur langue maternelle, mais seulement 36,7 % l'utilisent au quotidien¹⁷.

Il n'y a ainsi pas de consensus aujourd'hui entre les différents auteurs à propos de la définition de l'identité biélorussienne. On retrouve un très grand éventail de concepts et d'approches, et, par conséquent, de bilans et de conclusions. Une première thèse consiste à affirmer que l'identité biélorussienne existe, mais avec beaucoup de particularités. Une deuxième thèse affirme que l'identité biélorussienne est encore mal définie et caractérisée par un certain degré d'inachèvement. Enfin, une troisième thèse conclut que l'identité biélorussienne n'existe toujours pas. C'est cette

¹⁴ Mikhaïl Plisko, « Pour la question des arbres et d'une forêt », *Belorusskaia Gazeta*, 11 mai 2003, p. 5.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Tut.by, Série d'entrevues dans le cadre du projet « Que veut dire être Biélorussien? », le 19 mai 2010, <http://news.tut.by/society/170622.html>, consulté le 20 mai 2010.

¹⁷ <http://www.society.tut.by>, Vitale Rougain pour Radio Européenne pour la Biélorussie, consulté le 8 septembre 2010.

dernière affirmation qui semble être le plus largement partagée¹⁸. Cela nourrit continuellement une discussion au cœur de laquelle demeure la réflexion à propos des facteurs-clés de la formation de la nation et de l'identité nationale biélorussienne (langue ou histoire¹⁹) ou bien du modèle sur lequel l'identité peut se construire (ethnoculturel ou national²⁰).

Nous utilisons une approche multidimensionnelle qui part (de manière explicite ou implicite) d'une piste qui tient à exploiter des éléments de ces différentes conceptions. Notre procédure reprend, un à un, les référents provenant des conceptions mentionnées tels la langue biélorussienne et sa place particulière, les paramètres de « l'identité comme donné » ou bien de l'interaction et de l'interdépendance entre la nation et « l'identité comme construction ». Autrement dit, nous préférons en parler en termes de processus d'identification, plutôt qu'en termes d'identité, étant donné que le biélorussien ne s'inscrit pas dans les schémas des études sur l'identité. De par les particularités de leur histoire, les Biélorussiens doivent rattraper très vite, même parfois trop vite, ce que les autres ont atteint au cours de longues périodes de temps. Les Biélorussiens ont involontairement raté beaucoup d'occasions. Donc, aujourd'hui, ils sont en retard par rapport aux autres, et surtout par rapport à leurs voisins les plus proches. De plus, il y a la composante politique de la réalité biélorussienne contemporaine qui, objectivement et subjectivement à la fois, a un impact négatif sur l'appréciation de tout ce que les Biélorussiens font

¹⁸ De façon élaborée et éloquente, cela est montré dans l'ouvrage de Timothy Snyder, *The Reconstruction of Nations: Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus (1569-1999)*, New Haven et London, Yale University Press, 2003, 421 p.

¹⁹ <http://www.society.tut.by>, Entrevue avec Andrej Kotljarchuk, historien d'origine biélorussienne qui vit et travaille en Suède, consulté le 9 décembre 2009.

²⁰ <http://news.tut.by/society/204635.html>, Discussion « Problèmes de l'identité biélorussienne » avec le philosophe Valentin Akoudovitch, consulté le 25 mai 2010.

et de tout ce qu'ils représentent. Tout observateur doit s'en rendre compte. En essayant d'expliquer le cas biélorussien, il faut également tenter d'éviter les stéréotypes de tout genre, que ce soit sur le plan de la vision générale du pays ou sur celui de l'utilisation des procédés bien admis mais qui peuvent jouer ici le rôle de cliché. À la lumière de ce que nous avons déjà dit, soulignons l'importance pour les Biélorussiens, de se présenter et de s'exprimer plus largement à l'échelle mondiale s'ils veulent vraiment être connus. Autrement, ils risquent d'être piégés par des images fortes, mais fausses, comme cela a été le cas dans un film sur Sherlock Holmes présenté à la BBC et où on pouvait voir et lire d'abord « Minsk. Bélarus » en noir et blanc, suivie de l'image d'une grande salle vide avec des fenêtres brisées, où il fait froid, où il fait sombre, où il n'y a pas d'électricité... tout cela au 21^e siècle²¹.

Les changements qui se sont opérés au cours des quelques dernières années au niveau des mentalités témoignent aussi en faveur de l'approche que nous privilégions. Selon certains politologues, le résultat le plus significatif des deux dernières décennies – celles de l'existence de l'État biélorussien souverain – est notamment la consolidation de sa souveraineté²², ce qui a influencé, bien entendu, le changement au niveau de l'auto-identification des Biélorussiens dans le sens de leur appartenance nationale. Bien que les changements ne soient pas rapides, il y a une différence marquée entre un Biélorussien du début des années 1990 et celui d'aujourd'hui : des « plus soviétisés de tous les Soviétiques²³ » qu'ils étaient à l'époque, les Biélorussiens se transforment peu à peu et une majorité croissante ose se présenter en tant que Biélorussiens.

²¹ Steven Moffat et Mark Gatiss, *Sherlock*, film cinématographique, BBC, 3 parties, à partir du 25 juillet 2010.

²² Cette opinion a été articulée, entre autres, par Valerii Karbalévitch, <http://news.tut.by/politics/204336.html>, consulté le 11 octobre 2010.

²³ Mikhaïl Plisko, « De la pérestroïka à l'indépendance », *Abat-jour*, n° 3, 2001, <http://www.baj.unibel.by>, consulté le 25 avril 2010.

Terminons cette partie par la discussion vive qui a cours sur le nom même du pays. Cette question présente un double intérêt car elle permet d'abord de comprendre d'où viennent les deux appellations du pays – Biélorussie et Bélarus – et pourquoi elles coexistent. Ensuite, cette question reflète l'une des particularités qui est aussi au cœur du discours identitaire biélorussien et engendre quelquefois des confusions. La loi du 19 septembre 1991 – année de la déclaration de la souveraineté – fixe le nom officiel du pays, République du Bélarus, en version abrégée Bélarus/*Беларусь*. Dès lors, cette appellation reste en vigueur dans l'usage officiel; dans une langue informelle, ce nom coexiste avec celui de Biélorussie. En fait, en français, il est utilisé sous deux formes également : la Biélorussie et le Bélarus – la première est recommandée par l'Académie française (ainsi que par la Commission de toponymie du Québec), et l'autre correspond à la dénomination officielle onusienne (ONU). De plus, historiquement, le pays est connu également comme la Russie Blanche ou sous sa forme latinisée – la Ruthénie Blanche.

La dualité Biélorussie-Bélarus/*Белоруссия-Беларусь* vient de la traduction en français à partir du vocable russe (ce qui est, en effet, la création de l'époque soviétique) pour le premier, et du vocable biélorussien, pour le second. Cette question représente donc pour les Biélorussiens une facette politique aussi bien qu'identitaire : ceux qui disent « Bélarus » affichent ainsi leur position nationale, patriotique, c'est un acte politique. Ceux qui utilisent « Biélorussie » le font plutôt par habitude, compte tenu d'une longue expérience soviétique. Dans ce texte, nous utiliserons la forme admise par l'Académie française pour des raisons proprement linguistiques, puisque l'article est écrit dans cette langue.

En ce qui concerne d'autres pays non francophones, à titre d'exemple : en anglais, on utilise *Belarus*, ce qui est conforme à la translittération du nom d'origine biélorussien; chez les voisins – Ukrainiens et Polonais – les appellations ressemblent fort à celle en biélorussien. Les Russes

tiennent à garder le nom à partir du vocable russe – Biélorussie –, mais dans l'usage officiel, le nom de Bélarus devient de plus en plus répandu²⁴. Il y a enfin des pays qui gardent une approche qui correspond au nom historique du pays, c'est-à-dire Russie Blanche, d'où les noms comme *Vitryssland* (Suède), *Weissrussland* (Allemagne) et *Baltorusija* (Lituanie)²⁵.

Il est intéressant de noter que certains représentants de ces pays, ceux qui connaissent la situation, ainsi que des militants des mouvements démocratiques, sont partisans du nom Bélarus en mettant en relief l'importance que le pays soit considéré souverain, sans lien avec le passé soviétique. C'est le cas de la Suède qui est en tête de telles initiatives, et Stefan Ericsson, l'ancien ambassadeur de Suède en Biélorussie, a déclaré que même s'il emploie officiellement *Vitryssland*, sa position personnelle penche pour Bélarus²⁶.

Pour ce qui est de l'appellation du peuple, dans cet article, les habitants de la Biélorussie sont appelés Biélorussiens et non pas Biélorusses en référence au nom sous lequel ils étaient connus avant le 18^e siècle, ce qui est plus logique dans le contexte d'une question identitaire. D'ailleurs l'utilisation du terme Biélorussien permet de rappeler cette différence. Nous traiterons de cette question dans la partie suivante.

²⁴ *De la Biélorussie au Bélarus...*, <http://news.tut.by/157124.html>, consulté le 6 janvier 2010. Cependant cette question est loin d'être résolue. Le président du pays à l'époque, Dimitri Medvédev, déclarait, lors d'une rencontre avec des journalistes biélorussiens en novembre 2009, que lui-même emploie la version onusienne du nom de ce pays souverain qui s'appelle « Bélarus ». Une initiative similaire a aussi été lancée par l'Institut de la langue russe Pouchkine, mais en réalité beaucoup d'autres institutions et personnes officielles russes, y compris l'Académie, insistent sur le fait que la proposition du côté biélorussien d'appeler le pays Bélarus est issue du domaine politique et ne se conforme pas aux normes linguistiques russes.

²⁵ Le cadre de cet article ne permettant pas de donner des précisions à ce sujet, voir les travaux de Jan Zaprudnik, *op. cit.*, p. 13-20 et de Yann Richard, *op. cit.*, p. 23-24.

²⁶ Stefan Eriksson, *Le Bélarus vu par les Suédois*, <http://news.tut.by/politics/217114.html>, consulté le 28 décembre 2009; *De la Biélorussie au Bélarus...*, <http://news.tut.by/157124.html>, consulté le 6 janvier 2010.

En ce qui concerne le « passé soviétique », il est souvent considéré comme « l'époque-clé » où l'on peut retrouver autant de raisons que de réponses à l'état de choses actuel. Dans les années 1990, des spécialistes et certains hommes politiques exploitaient largement la thèse selon laquelle un changement de mentalité au sein d'une majorité de la population biélorussienne s'est opéré surtout pendant les 70 années du régime communiste. Comme le disait en 2004 le politologue polonais Antoni Kaminski, en parlant de la Biélorussie vue de Varsovie, lors d'un séminaire sur l'élargissement à l'Est de l'Union Européenne et les nouveaux voisins : « elle s'identifie encore à un peuple soviétique²⁷ ». Dans ce discours, en général, le rôle particulier s'attribue particulièrement à la période d'après la guerre (Seconde Guerre mondiale) où la société qui s'est construite en Biélorussie (comme dans tout autre territoire des anciens confins polonais ou confins russes) « était, selon Norman Davies, une société artificielle, manufacturée, privée de racines²⁸ ».

Certes, la répression politique de masse des années 1930 (les grandes purges, connues aussi sous le nom de « grande terreur ») où plus de 90 % de l'élite culturelle et même politique a été détruite – soit exterminée physiquement, soit envoyée dans le Goulag – ainsi que les pertes colossales de la Deuxième Guerre mondiale²⁹ n'ont pas aidé les Biélorussiens à se forger une conscience nationale.

²⁷ Antoni Kaminski, « L'élargissement de l'Union Européenne et la Biélorussie : une perspective polonaise », *Les cahiers du club européen de la Faculté franco-biélorusse de sciences politiques et d'études européennes*, n° 3, 2004, p. 15.

²⁸ Daniel Beauvois (dir.), *Les confins de l'ancienne Pologne : Ukraine, Lituanie, Biélorussie (XVI^e-XX^e siècles)*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 16.

²⁹ Un tiers de la population biélorussienne a été anéantie, et ce n'est que vers 1971 qu'elle a retrouvé son niveau d'avant-guerre. Voir Stanislaw Chouchkévitich, Станислав Пушкевич, *Неокоммунизм в Беларуси, Смоленск, Скиф (Le néocommunisme en Biélorussie)*, Smolensk, Skif, 2002, p. 35.

En prenant en compte tout ce que nous venons de dire, nous voudrions néanmoins remarquer que ce serait incorrect de se limiter aux 70 années de la période de pouvoir communiste pour expliquer le cas biélorussien. Il ne faut pas oublier, sans occulter la longue et importante période de plus d'un siècle et demi dans le giron russe, puis soviétique, que pour mieux cerner la spécificité de la Biélorussie d'aujourd'hui, il faut remonter d'abord à l'époque précédente qui anime jusqu'à présent des discussions entre les historiens des trois pays – Biélorussie, Lituanie, Pologne – au cœur desquels se pose le problème de l'héritage historique.

2. Fondements historiques du cas biélorussien

2.1. Grand-duché de Lituanie et ancienne Pologne : quel héritage pour la Biélorussie?

Le grand-duché de Lituanie était au Moyen Âge (13^e-15^e siècles) l'une des plus grandes puissances en Europe de l'Est. À l'époque de son épanouissement, au début du 15^e siècle, il s'étendait sur un très vaste territoire s'étendant de la Baltique au nord à la mer Noire au sud. C'était un État multinational et multiconfessionnel où se côtoyaient des populations massivement slaves orthodoxes et d'autres mi-slaves, mi-baltes, très diversifiées sur le plan religieux : croyances païennes, culte orthodoxe et catholicisme romain. Ce sont les ancêtres, en termes contemporains, des Lituaniens, des Biélorussiens, des Ukrainiens et des Polonais et, à partir du 14^e siècle, le paysage ethnique et religieux s'enrichit avec l'arrivée de populations juives et tatares (musulmanes).

Presque en même temps (dès le dernier quart du 14^e siècle), commence le rapprochement entre le grand-duché de Lituanie et la Pologne pour des intérêts politiques/géopolitiques. Ce mouvement s'accélère à partir du 15^e siècle à cause de la menace extérieure, provenant de la principauté de Moscou à l'est, devenue, avec le temps, le centre politique de l'État

russe qui commence à devenir une grande puissance. Apparaît alors un nouvel État connu sous le nom de l'État polono-lituanien (16^e siècle). En polonais, il s'appelle *Rzeczpospolita*, ce qui signifie République (« affaire commune ») : la République polono-lituanienne³⁰. Apparu d'abord comme confédération, puis transformée en fédération (le grand-duché de Lituanie a gardé son administration, son armée et son système judiciaire), cet État a existé jusqu'à la fin du 18^e siècle avant les trois partages successifs de son territoire entre la Russie, la Prusse et l'Autriche (en 1772, 1793 et 1795).

Du 16^e jusqu'à la fin du 18^e siècle, le grand-duché de Lituanie existe en tant que partie composante de l'État polono-lituanien. En fait, cette union, qui répondait aux besoins des deux États à l'époque, n'a pas touché les bases fondamentales de l'organisation de chacun d'eux; elle n'a pas entraîné non plus de changements majeurs sur le plan social et ethnique : l'État polono-lituanien demeurait en tant que pays représentant toujours les mêmes éléments du point de vue de l'appartenance ethnique, comme ceux susmentionnés. Cependant, du côté religieux, le rôle prépondérant a été attribué, en peu de temps, au catholicisme, qui, au moment de l'union entre les deux États, était déjà la confession dominante de la Pologne. Donc, cette dernière a transmis sa religion officielle au nouvel État en général. Les autres religions et cultes existant dans le cadre du grand-duché de Lituanie n'ont pas cessé d'exister ou n'ont pas été « abolis ». L'État polono-lituanien a repris la tradition du grand-duché en laissant les individus pratiquer leurs cultes; nous pourrions alors en parler en termes de liberté de culte et de tolérance religieuse. Il importe néanmoins de retenir ici la perte du rôle dominant joué par la religion orthodoxe dans le grand-duché d'autrefois. Les premiers grands-ducs, d'origine

³⁰ Le traité qui a scellé cette union a été signé en 1569 à Lublin, Pologne.

balte, étaient païens; ce sont les Slaves de cette région (ethniquement, il s'agit des aïeux des Biélorussiens, en termes contemporains) qui, christianisés depuis plusieurs siècles, transmettent l'orthodoxie dans ce territoire. La mise du catholicisme au premier plan idéologique et son adoption par les élites de l'État polono-lituanien a réduit l'influence de l'orthodoxie au sein d'une partie de la petite noblesse et de la paysannerie. Sur le plan géopolitique, le pays voisin à l'est – la Russie orthodoxe –, cherchait, lui aussi, à répandre sa zone d'influence. Ainsi, le destin des territoires biélorussiens, peuplés majoritairement par des Slaves orthodoxes et placés d'ores et déjà sur une zone d'affrontement, commençait à être de plus en plus conditionné par l'antagonisme entre la Pologne et la Russie.

Il est nécessaire de donner ici quelques précisions sur les Slaves orthodoxes, habitants du grand-duché de Lituanie. Historiquement, ils s'appelaient Russiens/Russes de Lituanie³¹ ou, en version latinisée, Ruthéniens/Ruthènes avant d'être connus sous le vocable de Biélorussiens et Ukrainiens. L'appellation « biélorussien » apparaît dès le 16^e siècle et ce n'est qu'au 19^e siècle que le nom de Russie Blanche est appliqué à tous les pays peuplés de Russiens qui avaient fait partie autrefois du grand-duché de Lituanie. Au sein du dernier, l'actuelle Biélorussie a été désignée par le nom de Russie lituanienne ou de Lituanie russe. Même si la question de l'appellation des lieux et des peuples dans l'histoire

³¹ L'appellation Lituanie a aussi changé de sens historiquement. Il faut donc distinguer le sens dans lequel elle est employée par rapport au pays qui s'appelle aujourd'hui la Lituanie, État souverain faisant partie de l'Union Européenne, de celui qu'elle désignait à l'époque du grand-duché de Lituanie. Cette dernière, la Lituanie historique, correspond aux territoires du nord et nord-ouest de la Biélorussie et de celui de la Lituanie actuelles, d'où est partie la formation de cet État médiéval. Dans ce sens, tous les habitants du grand-duché à l'époque étaient des Lituaniens. Ceci dit, ce terme n'a eu aucune valeur ethnique, mais il s'est exprimé par l'appartenance à cet État, donc, les ancêtres des Lituaniens, des Biélorussiens, des Ukrainiens, etc. habitant au sein de cet État étaient tous Lituaniens.

n'est pas close, il ne faut pas confondre les Russiens, dès le 18^e siècle – les Russes de Lituanie – avec ceux que l'on connaît maintenant en tant qu'habitants de la Russie contemporaine. À l'époque, cette dernière était connue en tant qu'État de Moscovie (ou Moscovie) avant de devenir *Rossia*, traduite ensuite en français, langue diplomatique dominante en Europe à l'époque moderne, par Russie³².

La montée en puissance de la Moscovie orthodoxe et le développement de la Réforme en Europe Occidentale ont provoqué la Contre-réforme catholique dont la conséquence directe, qui marquerait l'avenir de plusieurs Ukrainiens et Biélorussiens, fut la création de l'Église catholique de rite oriental ou Église uniате (aussi appelée Église gréco-catholique et dont l'union a été proclamée en 1596 à Brest, Brest-Litovsk à l'époque). Telles étaient les circonstances dans lesquelles apparaissent les premiers germes de l'antagonisme polono-russe sur leur droit « fondé historiquement » (d'après chacun d'eux) à la possession ou au développement de leur sphère d'influence sur les territoires faisant partie du grand-duché de Lituanie.

L'image de la société du grand-duché de Lituanie – diversifiée sur le plan ethnoculturel et religieux – ne pourrait être bien cernée sans mise en relief de quelques autres facettes importantes. Se pose ainsi la question linguistique, c'est-à-dire la question de la langue officielle et du « statut » d'autres langues articulées au pays ainsi que la question de sa noblesse. La place particulière accordée à cette dernière s'explique par quelques raisons dont les unes font partie de la dimension historique proprement dite et les autres, dérivant de cette dernière, s'inscrivent aussi dans la logique de l'étude du cas biélorussien d'aujourd'hui.

³² Yann Richard, *op. cit.*, p. 24.

Les habitants du grand-duché de Lituanie parlaient plusieurs langues, telles que le vieux biélorussien, le lituanien, le yiddish, le polonais... La répartition de ces langues a connu des modifications au fil du temps. Celles-ci ont moins touché l'aspect démolinguistique que le statut linguistique établi par le domaine politique prédéterminant l'usage des langues d'après leur « importance » à telle ou telle autre période de l'existence de cet État. Ainsi, le lituanien formé à la base d'un dialecte local balte n'a jamais été la langue officielle, et les grands-ducs pouvaient employer aussi bien le latin que d'autres langues slaves. D'après Timothy Snyder, le dernier parmi eux à connaître le lituanien, était fort probablement le grand-duc Casimir (décédé en 1492)³³. Des versions locales du slavon avaient jeté les bases du vieux biélorussien qui obtint le rang de langue officielle à partir des 14^e - 15^e siècles³⁴. À la fin du 14^e siècle, en Pologne, le latin coexistait avec le polonais dans les procédures judiciaires, tandis que dans le grand-duché de Lituanie, le latin était utilisé simultanément avec le vieux biélorussien. Pourtant, à partir du 16^e siècle, le biélorussien cède de plus en plus la place au polonais comme langue officielle (et subit de plus en plus l'influence du latin).

L'une des meilleures illustrations et sources qui pourrait être citée à cet égard, c'est le Statut du grand-duché de Lituanie, Code commun des lois, formulé en trois versions (en 1529, 1566 et 1588) et considéré par les spécialistes comme l'un des codes les plus avancés de l'Europe d'alors en matière de défense des droits de la personne. Il est resté d'ailleurs en vigueur, selon les régions, jusqu'aux années 1830-1840 (avant d'être aboli après par l'Empire russe – le pouvoir officiel – en réponse à l'insurrection nationale). Ainsi, la première version, celle

³³ Timothy Snyder, *op. cit.*, p. 37.

³⁴ Yann Richard, *op. cit.*, p. 237.

de 1529, a été écrite en vieux biélorussien. Par la suite, le polonais a pris non seulement une position prépondérante politiquement, mais est aussi devenu la langue de prédilection de l'élite de l'État qui était la noblesse. Même si nous pouvons citer d'autres exemples de l'utilisation du biélorussien écrit, notons que le premier livre imprimé en langue slave le fut en biélorussien. Il s'agissait de la Bible de Francysk Skaryna, homme de lettre biélorussien, publiée à Prague en 1517 avec la première presse en cyrillique. Nous savons également que la langue liturgique uniate n'était ni le polonais, ni le slavons, mais le biélorussien, que l'Ukraine a repoussé³⁵.

Bien que la langue biélorussienne ait joué un rôle non négligeable dans le grand-duché de Lituanie, ce rôle n'a pas été reconnu et ne s'est pas traduit par l'émergence d'une identité biélorussienne forte. Les variations connues par la langue biélorussienne dans son usage – politique, religieux, culturel, juridique – n'ont pas signifié sa disparition. Comme le dit l'un des écrivains biélorussiens contemporains : « le biélorussien ne disparaît jamais; tout comme notre histoire, il passe à travers un labyrinthe, le labyrinthe de notre mémoire nationale³⁶ ». Le problème est que le biélorussien a non seulement perdu le statut de langue officielle, mais sa pratique est devenue très restreinte et limitée par son utilisation au sein de la paysannerie et d'une partie de la petite noblesse. Par contre, le polonais, devenu la seule langue officielle (vers la fin du 16^e siècle) et adopté par les élites de l'État polono-lituanien, est devenu à la fois la langue de la culture, de l'éducation et de la littérature. La langue et la littérature biélorussiennes

³⁵ *Ibid.*, p. 38. L'Ukraine, dont l'histoire est étroitement liée à celle de la Biélorussie, commence pourtant à être régie, à partir d'un moment donné de la période à l'étude, par d'autres logiques qui diffèrent de celles à l'étude ici.

³⁶ Ales Matafonau, auteur d'une série d'émissions et de films *Labyrinthes*, <http://news.tut.by/culture>, consulté le 14 juillet 2010.

n'ont plus occupé qu'une place marginale, ne servant qu'à nourrir et à animer les images folkloriques de la vie paysanne biélorussienne.

Quant à la noblesse, elle a joué un rôle très important dans la société polono-lituanienne. Son large engagement dans la vie politique s'est effectué à travers l'organe de la représentation nobiliaire : la Diète. Dans la structure sociale, elle occupait aussi une très grande place, représentant entre 5 et 10 % de la population³⁷. À titre de comparaison, en Russie, caractérisée elle aussi par un très grand nombre de nobles, la part de la noblesse n'a jamais dépassé 1,5 %. Un autre trait marquant était la grande représentation, au sein de ce groupe social de la petite noblesse (95 % environ), ce qui est même « difficile à concevoir pour un non Polonais, tant elle confine à la paysannerie³⁸ ». Ce groupe social très nombreux était important vu son rôle et sa place dans la société d'autrefois. Ce phénomène a trouvé son expression dans la littérature historique et dans l'affirmation très largement exploitée, que « la nation polonaise était celle de noblesse » ; selon la terminologie propre au concept de la construction de nation, il s'agit d'une nation prémoderne, puisque cette catégorie sociale englobait tous les représentants de la noblesse de l'État polono-lituanien. Elle était aussi polonaise dans le sens culturel. Par contre, cette classe « hors du commun » qu'était la noblesse, se composait d'individus différents, aussi bien polonais, que biélorussiens et ukrainiens. Un noble pouvait être à la fois « d'origine lituanienne, de nationalité polonaise et de religion "russe", c'est-à-dire

³⁷ Ces chiffres, d'usage courant depuis le 19^e siècle, se retrouvent dans plusieurs travaux d'historiens contemporains : polonais, biélorussiens et russes, tels que Stefan Kieniewicz et Irena Rychlikova (Pologne) et Anatolii Jytko (Biélorussie). Voir aussi Galina Toumilovitch, « Tsarisme russe et la noblesse de Biélorussie. Attestation à la "distinction". 1795-1863 », *Belarusian Historical Review*, vol. 17, cahiers 1-2, décembre 2010, p. 125-154, [en biélorussien].

³⁸ Daniel Beauvois, *Le Noble, le serf et le révizor: la noblesse polonaise entre le tsarisme et les masses ukrainiennes (1831-1863)*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1991 [1985], p. 99.

orthodoxe ³⁹ ». Dans cette optique, il serait donc plus correct de parler de cette noblesse en termes de noblesse polonaise et polonisée. Parmi les représentants les plus connus qui peuvent servir d'exemple, nous pourrions citer le nom de Leu Sapieha (ou Lev Sapega en version russifiée), d'origine biélorussienne, homme politique illustre des 16^e et 17^e siècles, chancelier du grand-duché de Lituanie. Soulignons un autre témoignage de l'époque suivante, celui du prince Adam Czartoryski, représentant de la haute noblesse polonaise, qui disait au 19^e siècle au tsar russe Alexandre I^{er} : « Je suis certainement et avant tout Polonais, ma vie entière le prouve assez; mais je suis Ruthénien (nom latinisé des Biélorussiens) et Ukrainien. (Ils) sont nos frères et forment avec nous une nation...⁴⁰ ». Cela s'applique d'autant plus à la petite noblesse. Cependant, la thèse concernant la dualité de l'origine de la noblesse polonaise, à de très rares exceptions⁴¹, n'a pas été admise dans l'historiographie polonaise, ni dans l'historiographie russe, puis soviétique, d'où la vision simpliste selon laquelle tous les nobles sont « traités » en tant que Polonais tout court. C'est effectivement l'image qui persiste dans la mémoire collective : la division nette entre « seigneurs » polonais et « sujets » d'origine locale (biélorussiens ou ukrainiens). Ce fait est d'importance dans le cadre de cette étude, car les Biélorussiens d'aujourd'hui, qui ne sont pas vus en tant que les héritiers/les descendants de l'ancienne petite noblesse de l'État polono-lituanien, sont ainsi privés d'une grande partie de leur héritage historique. Cette image persiste dans l'opinion à l'égard de larges masses de population de cette partie de l'Europe (englobant la Pologne, la Lituanie, la Biélorussie et la Russie) et domine dans la littérature historique. L'image de la

³⁹ Timothy Snyder, *op. cit.*, p. 43.

⁴⁰ Daniel Beauvois (dir.), *Les confins...*, *op. cit.*, p. 150-151.

⁴¹ Par exemple, Stefan Kieniewicz, «Daniel Beauvois o kresach południowych» (*Daniel Beauvois sur les confins du sud*), *Przegląd Historyczny*, vol. LXXVII, 1986, p. 772, [en polonais].

noblesse de cette époque ne serait pourtant pas complète si nous passions sous silence un événement : la Diète. Par son dysfonctionnement structurel, elle a, d'un côté, fait de l'État polono-lituanien l'envie des philosophes des Lumières, mais, d'un autre côté, elle a rendu impossible la mise en pratique de réformes sociales et économiques nécessaires, ce qui a mené à la disparition de cette puissance et à son occupation par les pays voisins.

Que conclure de cette longue et importante période de l'histoire biélorussienne? La meilleure approche est de nous référer à la question de l'héritage débattu entre les historiens des trois pays ainsi qu'aux conséquences de cette histoire pour la réalité d'aujourd'hui. Quels que soient les arguments de chacune des parties prenantes dans ces débats afin de prouver le droit à la succession de cet ancien État (le nom de l'État pour les Lituanais; la représentation ethnique dominante et quelque part le rôle de la langue pour les Biélorussiens; le statut et le rôle de la langue et de la culture polonaises pour les Polonais⁴²), les Lituanais tout autant que les Polonais ont bien retrouvé leur identité. Cette identité est clairement définie par Adam Mickiewicz au 19^e siècle : « tu viens du bord du Nieman (fleuve sur le territoire de la Biélorussie et de la Lituanie), tu es Polonais, habitant de l'Europe⁴³ ». Quant aux Biélorussiens, qui durant des siècles ont vécu avec les Lituanais et les Polonais dans le même cadre, ils ont toujours du chemin à parcourir, même si nous pouvons voir des changements significatifs depuis les dernières années. Mais ces changements ne sont

⁴² Voilà un exemple illustrant l'adage selon lequel « l'histoire unit et la mémoire divise ».

⁴³ Voir Timothy Snyder, *op. cit.*, p. 45-50. Adam Mickiewicz est poète, auteur de « Oh, Lituanie! Ma patrie... », connu par beaucoup en tant que l'un des plus grands poètes polonais, originaire du territoire de l'ouest de la Biélorussie (Lituanie à l'époque étudiée). Né en 1798, trois ans après les partages de l'État polono-lituanien, il ne s'est jamais rendu en Pologne proprement dite et a vécu une grande partie de sa vie à l'étranger (à Paris particulièrement), où notamment il a écrit ses meilleurs œuvres en polonais. Il est décédé en 1855.

significatifs que pour les Biélorussiens eux-mêmes et pour quelques connaisseurs du pays. Les Biélorussiens ressemblent à l'astronome turc d'Antoine de Saint-Exupéry à qui personne ne croit, vu son costume. Heureusement pour ce dernier, ses mérites seront finalement reconnus dès qu'il « s'est habillé à l'européenne⁴⁴ ».

2.2. Espace biélorussien aux 19^e-20^e siècles : débiélorussification continue

Tout le territoire de la Biélorussie a été incorporé à l'Empire russe vers la fin du 18^e siècle à la suite des trois partages de l'État polono-lituanien entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. De ces territoires, la Russie a reçu une nombreuse noblesse parlant polonais, dont la plupart était de la petite noblesse ne possédant même pas de terre (le seul critère de noblesse en Russie), ce qui était considéré comme « une anomalie dans la structure de l'Empire⁴⁵ »; elle a reçu également toute une armée de paysans parlant biélorussien et de nombreuses villes peuplées majoritairement par des Juifs parlant yiddish. Sur le plan religieux, la population était répartie entre catholiques (noblesse et partie considérable du clergé), uniates (au sein de la paysannerie), orthodoxes (toujours parmi des paysans), juifs et de petites communautés musulmanes (des Tatars restés ici depuis le temps de leur service militaire auprès des grands-ducs de Lituanie). L'administration locale était aussi polonaise. Étant donné la prééminence polonaise sur le territoire, le pouvoir officiel russe l'a qualifiée, de prime abord, de polonaise. Cette vision provenait de deux facteurs majeurs : la place de la langue et de la culture polonaises et la confusion qui s'est opérée en Russie, tout comme en Pologne, entre l'identité ethnique et l'appartenance au

⁴⁴ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Paris, Éditions Gallimard, 1987 [1946], p. 19.

⁴⁵ Daniel Beauvois, *Le Noble...*, *op. cit.*, p. 110.

culte religieux (ainsi, le Russe est associé à l'orthodoxie et le Polonais au catholicisme). Pour ce qui est de la langue biélorussienne, à part des paysans et d'une partie tout à fait mineure de la petite noblesse habitant dans certains endroits de l'Est et du Sud-est, elle était aussi pratiquée en tant que langue de liturgie. À vrai dire, la noblesse locale savait parler biélorussien, mais elle ne le pratiquait qu'avec les paysans, gardant ainsi le polonais pour la communication avec leurs « égaux » et l'administration locale. Pour les personnes éduquées, le polonais et la littérature polonaise continuaient à jouer un rôle prépondérant et la Pologne était associée à leur patrie au sens large⁴⁶.

Les objectifs qu'a poursuivis la Russie à l'égard de ces territoires n'ont pas toujours été les mêmes, leur contexte variant avec le temps. Aussi diversifiées que soient les attitudes des différents empereurs envers la Biélorussie, leur politique en général s'inscrit, dès le début, dans « une logique d'empire ». Pour ce qui est de l'idéologie tenant à prouver le « droit » de posséder ces territoires, elle se forme au cours de la première moitié du 19^e siècle avant de retrouver son expression dans la doctrine du « russisme de l'Ouest », selon laquelle, en reprenant les paroles de l'un de ses représentants voire fondateur, l'historien Mikhaïl Koïalovitch : « l'autonomie politique de la Russie de l'Ouest n'est pas possible et d'autant moins dans le cadre de la civilisation polonaise⁴⁷ ». Il s'est écoulé un siècle entre ces paroles et l'époque des partages de l'ancienne Pologne.

Que s'est-il passé durant ce siècle? Au début, le pouvoir russe essaie d'adopter le droit local aux besoins de l'État et ne se montre pas hostile

⁴⁶ Vladimir Filiakov, « Arts et littérature », dans Mikhaïl Kastouk (dir.), *Беларусь у складзе Расійскай імперыі (канец XVIII– пачатак XX ст.)* (*Le Bélarus dans l'Empire russe, fin XVIII^e-début XX^e siècles*), Minsk, Ekoperspektiva, 2007, p. 151, [en biélorussien].

⁴⁷ Mikhaïl Koïalovitch, *Чтения по истории Западной России* (*Lecture sur l'histoire de la Russie de l'Ouest*), Saint-Petersbourg, s.é., 1884, p. 18, [en russe].

à l'état traditionnel des choses dans les territoires incorporés, sauf peut-être pour le statut de petite noblesse, qui n'existait pas traditionnellement dans la société russe. Selon une opinion assez répandue, le régime tsariste n'a jamais fait confiance à la noblesse polonaise et polonisée des territoires incorporés et voyait en elle la source de révoltes possibles et l'acteur-clé des mouvements nationaux-patriotiques. Examinons donc la situation de près. Au début, la noblesse ne se compromettait pas du tout aux yeux du pouvoir officiel russe. C'est avec le temps que la petite noblesse devient « le bouc émissaire du régime tsariste⁴⁸ », selon l'expression de Daniel Beauvois. Sinon, à cette première étape de la domination russe, le pouvoir officiel poursuit plutôt des objectifs fiscaux, essayant de transformer ces dizaines de milliers de petits nobles en d'autres ordres (états), payant les impôts d'État⁴⁹, puisque la noblesse était exempte d'impôts. Les motifs politiques toujours présents sous une forme plus ou moins latente, viennent au premier plan plus tard, lorsque le pouvoir russe – à la suite des insurrections nationales-patriotiques des années 1830-1831 et 1863-1864 – commence à mener une lutte acharnée contre « l'esprit et la mentalité » de la région, considérés comme polonais. C'est à ce moment que la petite noblesse, non d'ailleurs à juste titre, devient l'une des premières cibles du régime tsariste⁵⁰. Cela se traduit par un changement de ligne générale avec ce qu'on appelle la politique de révision des titres des nobles (en polonais, *razbor szlachty*), visant à déclasser la totalité des nobles pauvres en les inscrivant dans des catégories sociales introduites exprès pour cette région, ce qui a dû secouer de fond en comble l'image de cette société.

⁴⁸ Daniel Beauvois, *Le Noble...*, op. cit., p. 99.

⁴⁹ Archives nationales de la République du Bélarus (NA RB), Fonds 319, inventaire 1, dossier 47, p. 14; Archives historiques nationales de la Russie (R.G.I.A.), Saint-Pétersbourg, Fonds 1341, inventaire 1, dossier 346 a, p. 41.

⁵⁰ Archives nationales de la République du Bélarus (NA RB), Fonds 319, inv. 1, dossier 56, p. 23; dossier 73, p. 133-138; Fonds 320, inventaire 1, dossier 1, p. 28.

La petite noblesse se retrouve ainsi dans une situation misérable sans précédent. N'ayant pas souvent de terres, ses représentants louaient et cultivaient eux-mêmes un lopin tout à fait comme les paysans qu'ils côtoyaient depuis des siècles. Cependant ils ne s'assimilaient jamais à eux, restant libres et gardant toujours le sentiment de leur dignité. Le tsarisme russe les prive de ce « privilège », les faisant courir après des attestations qui prouvent leur origine noble. Parmi les autres mesures de représailles entreprises par le tsarisme dans ces territoires, il faut noter la mise en pratique administrative de la langue russe⁵¹, l'interdiction du biélorussien comme langue liturgique, la fermeture de l'église uniate (qui existait depuis 243 ans), l'abrogation du Statut du grand-duché de Lituanie (en vigueur à partir de 1588), la fermeture aussi de l'Université de Vilnia (Vilnius contemporain, capitale de la Lituanie⁵²) et, finalement, en 1840, l'élimination de l'usage officiel des noms Biélorussie et gouvernements biélorussiens⁵³ ainsi que des noms de la Lituanie et de l'Ukraine de l'Ouest⁵⁴. Tous ces noms sont remplacés désormais par des appellations n'ayant aucune valeur personnalisée, comme Région du Nord-Ouest ou gouvernements du Nord-Ouest (pour les territoires biélorussiens et lituaniens).

Essayons néanmoins de retrouver des signes de biélorussité dans ce cadre politiquement établi. À cette époque, prend forme le mouvement

⁵¹ Mitrofan Dovnar-Zapolskii, *Гісторыя Беларусі, (Histoire de la Biélorussie)*, Minsk, Éditions BelEn, 1994, p. 270, [en biélorussien].

⁵² Svetlana Kouznieva, «Віленскі ўніверсітэт у 1800-1832 » (« Université de Vilnia dans les années 1800-1832 »), dans Mikhaïl Kastouk (dir.), *Le Bélarus dans l'Empire russe (fin XVIII^e-début XX^e siècles)*, Minsk, Ekoperspektiva, 2007, p. 139-142, [en biélorussien].

⁵³ Archives historiques nationales de la Russie, (R.G.I.A.), Saint-Petersbourg, Fonds 1266, inventaire 48, dossier 11, p. 30, [en russe].

⁵⁴ Cette dernière est souvent appelée par les habitants « Ukraine rive-droite », sous-entendu du Dniepr, par opposition à l'Ukraine orientale, tombée sous la domination russe depuis le 17^e siècle.

national-patriotique proprement biélorussien (il est issu, comme tous les autres, d'un mouvement commun dont l'idée fondatrice était au début celle de la reconstitution de l'État polono-lituanien). Dès les années 1860, l'idée nationale biélorussienne ne s'associe plus avec l'idée nationale polonaise, mais se forme sur sa propre base, aussi restreinte qu'elle puisse paraître. Parmi ses promoteurs, se trouvent des individus qui ne s'identifient plus à la culture polonaise uniquement et qui se rendent compte de leurs origines, autres que polonaises et russes. Ils pouvaient provenir de catégories sociales différentes même si, parmi elles, il y avait une représentation considérable de la moyenne et de la petite noblesse, mais il s'agissait d'individus éduqués et cultivés, formés très souvent au sein de l'Université de Vilnia, influencés également par d'autres idées patriotiques. Les débuts de ce que les historiens biélorussiens appellent « la renaissance nationale culturelle » sont liés à cette époque. La littérature y joue un rôle prépondérant. Parmi les auteurs, on cite, de prime abord, Adam Mickiewicz, Yan Tchatchot, Yan Barchtcheuski et Vikentsii Dounine-Martsinkevitch. Ce dernier est considéré comme celui dont l'œuvre décrit le plus l'idée biélorussienne. Même si Dounine-Martsinkevitch, comme tous les autres à l'époque, écrit davantage en polonais qu'en biélorussien, c'est lui qui a le mieux exprimé la mentalité et « l'âme » des Biélorussiens. Ses thématiques se distinguent, entre autres, par son ampleur (il décrivait, avec beaucoup d'humour quelquefois et de connaissances, la vie de toutes les couches sociales et non seulement de la paysannerie – sujet principal à l'époque). C'est grâce à lui que l'on sait que, des décennies après l'abrogation du Statut de 1588, les petits nobles et l'administration locale continuaient à vivre sans s'en rendre compte dans une région du Sud du pays⁵⁵. D'ailleurs, l'une de ses pièces, remise en scène au Théâtre biélorussien

⁵⁵ Vikentsii Dounine-Martsinkevitch, *Pinskaia szlachta* (*La petite noblesse de la région de Pinsk*), Minsk, Éditions Narodnaia Asveta, 1966 [1866], 45 p., [en biélorussien].

Koupala de Minsk depuis trois ou quatre ans, connaît un succès sans précédent aussi bien en Biélorussie qu'en Pologne.

Quelle était la position officielle de la Russie envers ces signes de biélorussité? Le matériel précédent permet, semble-t-il, de formuler la réponse. Dans son intention de faire de la Région du Nord-Ouest une région russe, le tsarisme entreprend d'autres démarches rendant impossible l'utilisation du biélorussien de manière officielle. Ainsi, l'imprimerie biélorussienne est interdite, des écoles formant en biélorussien sont fermées et l'utilisation de l'alphabet latin pour le biélorussien est également interdite. Les politiciens ont recours aux spécialistes russes qui répandent l'idée que le biélorussien n'est pas une langue, mais des dialectes représentant une forme vernaculaire du russe. Tout cela, ne l'oublions pas, est cimenté par l'idéologie du « russisme de l'Ouest ». C'est dans cet état de choses que la Biélorussie entre dans le 20^e siècle et passe, très bientôt, de l'Empire russe à l'URSS.

Y a-t-il une rupture entre la période précédente et l'époque soviétique du point de vue des politiques officielles à l'égard de la Biélorussie? La réponse serait définitivement non, car bien que leurs composantes et le contexte historique soient différents, le cas biélorussien s'inscrit toujours dans la même logique – une logique d'empire. De plus, des résultats atteints par le régime soviétique en voie de débiélorussification dépassent même ceux du tsarisme russe. Ainsi, sur le plan des pertes humaines à la suite des purges staliniennes (à part les chiffres déjà évoqués ci-dessus, soit 90 % des élites culturelles et politiques biélorussiennes), ajoutons quelques remarques et précisions. À titre d'exemple, aucun Biélorussien ne figure dans le gouvernement biélorussien de 1938⁵⁶. Pour ce qui est des élites culturelles, la Biélorussie a perdu 90 % de ses écrivains (à titre de comparaison, l'Ukraine en a perdu de 35

⁵⁶ Yann Richard, *op. cit.*, p. 209.

à 40 %, la Russie, 15 % environ⁵⁷). Le clergé biélorussien-catholique et orthodoxe a été exterminé totalement.

Nos recherches indiquent que cela a touché toutes les autres catégories de la population et quasiment toutes les familles biélorussiennes. Pour ce qui est des données statistiques, elles sont présentées de manière exhaustive par l'écrivain Léonid Moriakov (Léanid Marakou, en biélorussien⁵⁸). Le bilan général concernant les victimes du régime stalinien et, d'ailleurs, celles des époques précédentes, est bien formulé par Timothy Snyder, qui met au point non seulement la situation au niveau des pertes humaines, mais qui parvient aussi à montrer la vraie envergure d'une autre perte tragique pour la cause biélorussienne : la perte de l'espoir d'obtenir Vilnia (Vilnius). En 1938, Staline offre définitivement cette ville à l'État de Lituanie⁵⁹.

Si nous y ajoutons les pertes colossales dont le nombre est aussi sans précédent durant la Seconde Guerre mondiale, nous pourrions mieux appréhender l'image de la société biélorussienne d'après-guerre : population réduite du tiers, élite nationale décapitée, pays complètement dévasté par les nazis... Cette société est devenue, en peu de temps, la zone d'arrivée des migrants de partout en URSS. Certes, il fallait reconstruire l'économie et les villes détruites pendant la guerre, dont Minsk, la capitale, en premier lieu. Cela a permis également, aux fins de propagande, de déclarer du haut des tribunes moscovites que Minsk était l'illustration « de l'amitié des peuples soviétiques ». Bien sûr, il

⁵⁷ Léanid Marakou, *Рэпрэсаваныя літаратары, навукоўцы, работнікі асветы і іншыя культурныя дзеячы Беларусі: 1794-1991*, (*Gens de lettres, scientifiques, professeurs et d'autres représentants des milieux culturels biélorussiens purgés : 1794-1991*), Volumes 1-4, Smolensk, 2003, Minsk, 2007, <http://www.marakou.by/davedniki/reprasavanyya-litaratary.html>, [en biélorussien], consulté le 11 janvier 2011.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Timothy Snyder, *op. cit.*, en particulier, p. 96-97, 116-117, 384-388.

y avait aussi beaucoup d'enthousiasme et d'entraide entre les Soviétiques à cette époque-là. Mais pour la biélorussité, la période de l'après-guerre a continué à jouer un rôle négatif. La politique démographique soviétique n'était qu'une composante de la ligne politique majeure qu'était la russification où tout signe de biélorussité n'était pas bien vu. Traditionnellement, les démarches contre la langue biélorussienne jouaient le rôle d'un atout. Suite à toutes les directives et les mesures précédentes (à partir de la fin des années 1920 : extermination physique ou emprisonnement des spécialistes et fermeture de l'Institut de la culture biélorussienne; décret de 1933 annulant toutes les réformes linguistiques), ce n'est qu'en 1959 (après la mort de Staline) qu'apparaît, finalement, la première description exhaustive de l'orthographe biélorussienne qui sert toujours de base à la langue actuelle⁶⁰. Cela n'a guère changé la situation au niveau des langues d'enseignement, car même si, à l'époque du dégel politique des années 1960, une part des écoles secondaires à Minsk (environ le quart d'entre elles) est passée à l'enseignement en biélorussien, cela n'a pas touché l'enseignement supérieur. Dans les années 1980, la situation a de nouveau changé en faveur du russe et Minsk, à notre connaissance, ne comptait qu'une ou deux écoles primaires/secondaires et une école maternelle biélorussiennes⁶¹.

Dès que la Biélorussie a repris son souffle économiquement (elle représentait, en effet, avec les États baltes la pointe avancée occidentale en ex-URSS), elle est devenue une zone d'application d'une nouvelle vague de politique démographique. En quoi consistait-elle? À part la pratique déjà connue par laquelle les habitants d'autres républiques sont encouragés à venir s'y installer, ce sont des officiers parvenus à

⁶⁰ Yann Richard, *op. cit.*, p. 243.

⁶¹ Cette dernière se traduit du biélorussien littéralement comme « jardin d'enfants » et n'est pas associée avec l'école secondaire. Par contre, c'est l'école primaire, considérée en tant que partie intégrante de l'école secondaire qui se trouve, en général, dans les mêmes lieux que celle-là.

la retraite de partout en URSS qui préféraient venir vivre en Biélorussie; les États baltes étaient moins attirants à cause de leur non-tolérance vis-à-vis des russophones. Ainsi, dans la nomenclature biélorussienne, une grande part d'individus provenait d'ailleurs. En effet, la liste d'exemples-témoins de ce genre pourrait être très longue... Tous ces processus ont renforcé la débiélorussification et, au début de la pérestroïka, la majorité des dirigeants biélorussiens étaient marqués par un fort sentiment d'antinationalisme. Tout signe de biélorussité était pris, dans le meilleur des cas, comme le rejet du passé, sinon il était associé à une idée d'appartenance au monde rural, ce qui était symbole d'ignorance totale et de vulgarité. Tout comme les Biélorussiens d'aujourd'hui qui ont pris conscience de leur biélorussité et qui éprouvent de la honte de ne pas parler leur langue, les Biélorussiens de cette époque employaient le biélorussien avec gêne, voire avec honte, à l'exception d'une élite culturelle peu nombreuse et certains milieux académiques.

3. Le Bélarus est-il notre avenir?

Nous employons, dans cette dernière partie, l'appellation Bélarus, dont la connotation, nous l'espérons, est assez bien expliquée ci-dessus. Quel bilan dresser de la situation décrite et de celle à laquelle les Biélorussiens font face maintenant? Tout paraît être clair : le pays demeure presque isolé politiquement, la dernière élection présidentielle de décembre 2010 n'a servi qu'à aggraver la situation sur ce plan; le pays reste otage de la Russie en matière de gaz et de pétrole et est toujours très vulnérable à côté du puissant voisin russe. Pourtant ce n'est pas tout à fait le même pays qu'au début de son indépendance. En citant Svetlana Aléxievitch, «il n'y a plus un seul pays, mais les deux

Bélarus sont là⁶² » : le Bélarus et la Biélorussie. Ces paroles sont d'autant plus précieuses qu'elles ont été formulées juste après la dernière élection présidentielle du 19 décembre 2010⁶³.

Conformément aux objectifs de notre étude, il serait opportun de parler des Biélorussiens d'aujourd'hui en termes de processus d'identification. C'est là qu'on voit d'abord des changements marquants, aussi contradictoires et inachevés qu'ils puissent sembler. Les paroles de Svetlana Aléxievitch sont un témoignage sur le plan de l'auto-identification également. En ce qui concerne la langue biélorussienne, elle n'est toujours pas très présente, mais l'attitude à son égard a beaucoup changé, grâce surtout aux jeunes, habitant de grandes villes, dont Minsk notamment. Pour plusieurs écoliers et étudiants, parler biélorussien devient une marque de qualité et ils sont fiers d'être complètement bilingues. C'est leur propre choix et les poètes célèbres comme Yanka Koupala et Maxime Bagdanovitch⁶⁴ sont leurs idoles. Ce sont les jeunes qui sont donc les premiers révélateurs de changements; ces jeunes qui sont nés et ont grandi en République du Bélarus sont la première génération de l'État biélorussien souverain.

⁶² Écrivaine, dissidente, auteure de nombreux livres célèbres dont celui sur la tragédie tchernobylenne – *La Supplication*. Elle a reçu de nombreux prix prestigieux. Svetlana Aléxievitch s'adresse au président Alexandre Loukachenko en lui demandant de commencer à mener le dialogue avec les Biélorussiens, car la situation est devenue intolérable, la société est divisée en deux. Elle ajoute aussi que les Biélorussiens, paisibles et tolérants, représentant ces « deux Bélarus », cherchent à arriver à un consensus avec le pouvoir. Le texte se trouve sur <http://news.tut.by/otklik/209419.html>, date du 23 décembre 2010, [en russe], consulté le 24 décembre 2010

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Yanka Koupala (1882-1942) et Maxime Bagdanovitch (1891-1917) sont poètes-patriotes et admirateurs de leur pays. Yanka Koupala, qui a survécu aux premières vagues de purges, n'y a pas finalement échappé. Il est également connu en tant que dramaturge et c'est par l'une de ses pièces (tragédie comique) que l'appellation humiliante « *touteichya* » (signifiant en biélorussien « les gens d'ici ») attribuée aux Biélorussiens est devenue largement connue comme le nom-symbole de ces derniers.

Dans une perspective historique, la Biélorussie telle qu'elle existe maintenant est le fruit de l'histoire d'un peuple qui se trouvait dans une zone d'influences culturelles variées ainsi qu'une zone d'affrontement entre voisins plus puissants. D'où vient le fait qu'à la question d'où ils viennent, il y a toujours des Biélorussiens (surtout chez les personnes âgées de plus de 40 ans) qui répondent « *from Russia* »? Mais il y a aussi ceux de la même génération qui animent des discussions à propos de l'importance de la langue maternelle ou qui cherchent à répondre à la question « que signifie être Biélorussien? ». Il y a également les militants et les leaders du mouvement « Pour le Bélarus démocratique », comme Yvonne Sourvillla, présidente du Conseil de la République démocratique biélorussienne qui habite au Canada⁶⁵. La Biélorussie est le produit de son propre destin prédéterminé par des métamorphoses historiques et politiques où elle n'est pas parvenue à jouer un rôle prédéterminant. La Biélorussie d'aujourd'hui est aussi le résultat de la mentalité de son peuple formée au cours des siècles et marquée par la tolérance et la patience.

Finalement, l'aspect politique, lié indéniablement à la personnalité du président Alexandre Loukachenko, ne peut pas ne pas influencer les Biélorussiens. La politique présidentielle a mené, d'une part, à l'isolation du pays à l'échelle mondiale, et, d'autre part, elle a aggravé le sentiment de vulnérabilité chez les Biélorussiens – ces derniers se trouvant pratiquement dans une atmosphère « de chasse aux sorcières ».

⁶⁵ La République démocratique biélorussienne a été proclamée en mars 1918, résultant d'un mouvement national-patriotique et, en décembre de la même année, avec la proclamation de la Biélorussie Soviétique, son gouvernement a dû s'exiler. Ceux qui demeurent en place seront exterminés un peu plus tard par la machine de représailles de Staline. Ainsi, le sort de la République a été prédestiné par le jeu et les intérêts politiques de plus puissants acteurs politiques, à savoir la Russie soviétique, ses anciens alliés et ses anciens adversaires de l'époque de la Première Guerre mondiale. Cependant, cet État, dont le gouvernement se trouve désormais en exil, a beaucoup influencé le développement de la conscience nationale et patriotique.

Changement de Constitution, dissolution du Parlement « non obéissant », persécution voire disparition des opposants politiques, ne sont que quelques exemples caractérisant le régime de Loukachenko. Par conséquent, les Biélorussiens, collectivement, se voient comme un peuple très fragile enfermé dans leur pays, et ce qu'ils éprouvent c'est une solitude collective. Cependant, si négative soit-elle, cette perception du peuple biélorussien entraîne aussi la formation d'une conscience nationale.

Références

- Archives nationales de la République du Bélarus, Fonds des assemblées nobles de gouvernements de Minsk, de Vitebsk et de Moguilev, 319, inventaire 1, dossiers 47, 56, 73; Fonds des maréchaux de la noblesse des gouvernements et districts biélorussiens, 320, inventaire 1, dossier 1.
- Archives historiques nationales de la Russie, Fonds des charges privées (particulières) de la noblesse, 1341, inventaire 1, dossier 346 a, b.
- Archives historiques nationales de la Russie, (R.G.I.A.), Saint-Petersbourg, Fonds 1266, inventaire 48, dossier 11, p. 30, [en russe].
- Balent, Magali, « L'Union européenne face aux défis de l'extrémisme identitaire », *Question d'Europe*, n° 177, le 12 juillet 2010, p. 2-6.
- Beauvois, Daniel, *Le Noble, le serf et le révizor : la noblesse polonaise entre le tsarisme et les masses ukrainiennes (1831-1863)*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1991 [1985], 365 p.
- Beauvois, Daniel (dir.), *Les confins de l'ancienne Pologne : Ukraine, Lituanie, Biélorussie (XVI^e-XX^e siècles)*, Lille, Presses Universitaires, 1988, 284 p.
- Bélarus, terra ingognita*, Entrevue avec Victor Martinovitch, doyen de la faculté des sciences politiques, Université Européenne des Sciences Humaines, <http://news.tut.by/politics>, consulté le 6 août 2010.
- Chopin, Thierry, «And What About Europe's Political Project After Lisbon?», *European Issues*, n° 147, le 19 octobre 2009, 13 p.
- Chouchkévitich, Stanislaw, Шушкевич, Станислав, *Неокоммунизм в Беларуси*, Смоленск, Скиф (*Le néocommunisme en Biélorussie*), Smolensk, Skif, 2002, 286 p., [en russe].
- Dépelteau, François et Aurélie Lacassagne (dir.), *Le Bélarus : l'État de l'exception*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 387 p.
- de Saint-Exupéry, Antoine, *Le Petit Prince*, Paris, Éditions Gallimard, 1987 [1946], 128 p.
- Dounine-Martsinkevitch, Vikentsii, *Pinskaia szlachta (La petite noblesse de la région de Pinsk)*, Minsk, Editions *Narodnaia Asveta*, 1966 [1866], 45 p., [en biélorussien].
- Dovnar-Zapolskii, Mitrofan, *Гісторыя Беларусі, (Histoire de la Biélorussie)*, Minsk, Éditions BelEn, 1994, 270 p., [en biélorussien].
- Filiakov, Vladimir, « Arts et littérature », dans Mikhaïl Kastouk (dir.), *Беларусь у складзе Расійскай імперыі (канец XVIII–пачатак XX ст.) (Le Bélarus dans l'Empire russe, fin XVIII^e-début XX^e siècles)*, Minsk, Ekoperspektiva, 2007, p. 420-434, [en biélorussien].

- Fondation Robert Schuman, «The European Union in the World. From Being a Reference to its Influence», (entretien avec Michel Foucher), *Entretiens d'Europe*, n° 40, le 12 octobre 2009, p. 1-4.
- Kaminski, Antoni, « L'élargissement de l'Union Européenne et la Biélorussie : une perspective polonaise », *Les cahiers du club européen de la Faculté franco-biélorusse de sciences politiques et d'études européennes*, n° 3, 2004, p. 9-19.
- Kieniewicz, Stefan, «Daniel Beauvois o kresach południowych» (*Daniel Beauvois sur les confins du sud*), *Przegląd Historyczny*, vol. LXXVII, 1986, p. 767-775, [en polonais].
- Koialovitch, Mikhaïl, *Чтения по истории Западной России (Lecture sur l'histoire de la Russie de l'Ouest)*, Saint-Petersbourg, s.é., 1884, 341 p., [en russe].
- Koupala, Yanka, Купала, Янка, *З кутка жадання*, (*Du pays des aspirations*), Minsk, Éditions Mastatskaia litaratoura, 2006, 576 p., [en biélorussien].
- Kouzniaeva, Svetlana, «Віленскі ўніверсітэт у 1800-1832 » (« Université de Vilnia dans les années 1800-1832 »), dans Mikhaïl Kastouk (dir.), *Le Bélarus dans l'Empire russe (fin XVIII^e-début XX^e siècles)*, Minsk, Ekoperspektiva, 2007, p. 139-142, [en biélorussien].
- Marakou, Léonid, *Рэпрэсаваныя літаратары, навукоўцы, работнікі асветы і іншыя культурныя дзеячы Беларусі: 1794-1991*, (Gens de lettres, scientifiques, professeurs et d'autres représentants des milieux culturels biélorussiens purgés : 1794-1991), Volumes 1-4, Smolensk, 2003, Minsk, 2007, <http://www.marakou.by/davedniki/reprasavanyya-litaratary.html>, consulté le 11 janvier 2011, [en biélorussien].
- Plisko, Mikhaïl, « De la pérestroïka à l'indépendance », *Abat-jour*, n° 3, 2001, <http://www.baj.unibel.by>, consulté le 25 avril 2010.
- Plisko, Mikhaïl, « Pour la question des arbres et d'une forêt », *Bélorusskaia Gazeta*, 11 mai 2003, p. 4-5.
- Richard, Yann, *La Biélorussie : une géographie historique*, Paris, L'Harmattan, 2002, 310 p.
- Snyder, Timothy, *The Reconstruction of Nations: Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus (1569-1999)*, New Haven et London, Yale University Press, 2003, 421 p.
- Toumilovitch, Galina, « Tsarisme russe et la noblesse de Biélorussie. Attestation à la "distinction". 1795-1863 », *Belarusian Historical Review*, vol. 17, cahiers 1-2, décembre 2010, p. 125-154, [en biélorussien].
- Tut.by, Série d'entrevues dans le cadre du projet « Que veut dire être Biélorussien? », le 19 mai 2010, <http://news.tut.by/society/170622.html>; consulté le 20 mai 2010.
- Tut.by, <http://news.tut.by/politics/>; <http://news.tut.by/society/>; <http://news.tut.by/culture/>; <http://news.tut.by/elections>, consultés du 1 novembre 2008 au 31 mai 2011.

Uggla, Martin, *Le Bélarus vu par les Suédois*, <http://news.tut.by/politics/217114.html>, consulté le 28 décembre 2009, [en biélorussien].

Zaprudnik, Jan, *Historical Dictionary of Belarus*, Londres, The Scarecrow Press, 1998, 299 p.